

Walt Whitman

Specimen Days

traduit par Régis Durand

Les textes présentés ici sont extraits de *Specimen Days*, publié pour la première fois en 1882. Il s'agit d'une sorte de journal tenu de manière irrégulière sur une période de vingt ans, mais soigneusement revu et recomposé pour constituer une autobiographie fragmentaire. Le livre comprend trois ensembles principaux : le premier, assez bref, retrace les origines de la famille Whitman et l'enfance du poète à Long Island (« Paumanok ») et à Brooklyn ; le second concerne la guerre de Sécession (1861-1865) que Whitman passe près du front et à Washington comme infirmier volontaire ; enfin, après une interruption de plusieurs années (pendant lesquelles Whitman se remet d'une première attaque de paralysie subie en 1873), le journal des années de quasi-réclusion dans la campagne du New Jersey, méditations et observations entrecoupées de récits de quelques voyages et d'articles littéraires.

Un choix de ces textes a paru en français au *Mercure de France* en 1927, sous le titre *Pages de Journal* (traduction de Léon Bazalgette). Sans doute serait-il préférable de dire *Échantillons de Jours*, ou *Spécimens de Jours*, car Whitman jette sur ces moments d'existence le regard précis et grossissant d'un savant ou d'une démiurge devant sa création. Comme il le note ailleurs :

*Let others finish specimens, I never finish specimens,
I start them by exhaustless laws as Nature does, fresh and modern continually*

(Que d'autres achèvent les spécimens, moi je ne finis jamais les spécimens,
Je les engendre par des lois inépuisables comme le fait la Nature,
neufs et modernes continuellement)

R. D.

AU FRONT

Falmouth, Virginie, en face de Fredericksburgh, le 21 décembre 1862

Commencé mes visites aux hôpitaux de campagne de l'Armée du Potomac. Passé une bonne partie de la journée dans un vaste manoir de brique sur les rives de la Rappahannock qu'on utilise comme hôpital depuis la bataille. Semble avoir recueilli uniquement les cas les plus graves. A l'extérieur, sous un arbre, à dix mètres à peine devant la maison, je remarque un tas de membres amputés, pieds, jambes, bras, mains, etc., de quoi remplir une pleine charrette. Plusieurs cadavres sont étendus tout près de là, chacun recouvert de sa couverture de laine brune. Dans la cour du côté de la rivière, des tombes fraîchement creusées, celles d'officiers pour la plupart, dont le nom est inscrit sur des douves de tonneaux ou sur des morceaux de planche enfoncés dans la terre (la plupart de ces corps furent plus tard exhumés et ramenés dans le Nord pour leurs proches). La grande maison est très encombrée, en haut comme en bas, tout cela à l'improviste, sans organisation ; épouvantable, assurément, mais je suis convaincu que c'est le mieux qu'on puisse faire. Toutes les blessures très graves, certaines horribles, et les hommes portent encore leurs vieux vêtements sales, couverts de sang. Certains blessés sont des prisonniers rebelles ; soldats et officiers. J'ai parlé un peu avec l'un d'eux, un Mississippien, un capitaine, gravement touché à la jambe. Il m'a demandé des journaux, que je lui ai donnés (je l'ai revu trois mois plus tard à Washington, amputé de la jambe, il se rétablissait). J'ai parcouru chaque pièce, en haut comme en bas. Certains étaient en train de mourir. Je n'avais rien à leur donner cette fois, mais j'ai écrit quelques lettres à des familles, des mères, etc. J'ai aussi parlé à trois ou quatre, parmi ceux qui me semblaient en avoir le plus besoin et y être le plus sensible.

DEUX FRÈRES, L'UN SUDISTE, L'AUTRE NORDISTE

28-29 Mai 1865

Ce soir, je suis resté longtemps au chevet d'un nouveau malade, un jeune homme de Baltimore, âgé d'environ 19 ans, W.S.P. (du Deuxième du Maryland, un régiment Sudiste). Très faible, amputé de la jambe droite, a pratiquement perdu le sommeil — on lui a fait prendre beaucoup de morphine, qui, comme d'habitude, coûte plus cher qu'elle ne rapporte. De toute évidence très intelligent et bien élevé — très affectueux — il me tenait la main et l'approchait de son visage, et refusait de me laisser partir. Comme je demeurais près de lui, essayant de le réconforter dans sa souffrance, il me dit soudain : « Je ne crois pas que vous sachiez qui je suis — je ne veux pas vous tromper, je suis de l'armée des rebelles. » Je lui dis que je l'ignorais, mais que cela n'avait aucune importance. Je lui rendis visite ensuite tous les jours pendant les deux semaines environ où il continua à vivre (car la mort l'avait déjà marqué, et il était absolument seul), je lui prodiguais beaucoup d'affection, l'embrassant à chaque fois, et lui aussi. Dans une salle contiguë, je découvris son frère, un officier supérieur de l'armée de l'Union, un homme de courage et de foi (le Colonel Clifton K. Prentiss, du Sixième Régiment d'Infanterie du Maryland, Sixième Corps, blessé dans les affrontements de Petersburg le 2 avril — il survécut un temps dans de grandes souffrances, puis mourut à Brooklyn le 20 Avril 1865). C'est au cours de la même bataille que tous deux furent touchés. L'un était un fervent partisan de l'Union, l'autre un Sécessionniste. Tous deux combattirent dans leur camp respectif, tous deux furent grièvement blessés, et c'est ici qu'ils se retrouvèrent après une séparation de quatre ans. Chacun mourut pour sa cause.

« CONVULSIVITÉ »

En parcourant les épreuves des pages qui précèdent, j'ai craint à une ou deux reprises que mon journal ne s'avère être pas autre chose qu'un fatras de réminiscences écrites convulsivement. Eh bien, qu'il en soit ainsi. Ce ne sont que des lambeaux de la folie, de la chaleur, de la fumée et des déchainements de cette période. Quant à la guerre elle-même, ainsi que l'état d'esprit de la société qui l'a précédée, rien ne saurait mieux les décrire que ce mot même : *convulsivité*.

ET LE MILLION DE MORTS, RÉCAPITULÉ LUI AUSSI

Les morts de cette guerre — ils sont là étendus, jonchant les campagnes et les bois, les vallées et les champs de bataille du Sud — la Virginie, la Péninsule, Malvern Hill et Fair Oaks — les rives de Chickahominy, les terrasses de Fredericksburgh, le Pont d'Antietam, les sinistres ravins de Manassas, la promenade sanglante du Désert. Toutes les variétés de morts *disparus* (le Ministère de la Guerre estime qu'il y a 25 000 soldats morts au combat qui n'ont pas été inhumés, 5 000 noyés, 15 000 enterrés par des inconnus ou bien à la hâte pendant la marche, dans des lieux qui n'ont pas encore été identifiés, 2 000 dont la tombe a été recouverte de sable et de boue par les crues du Mississipi, 3 000 emportés par l'éboulement des berges, etc. — Gettysburgh, l'Ouest, le Sud-Ouest — Vicksburgh — Chattanooga — les tranchées de Petersburgh, les batailles et les camps innombrables, les hôpitaux partout — la moisson récoltée par ces terribles faucheuses, la typhoïde, la dysenterie, les inflammations — et le plus atroce et le plus odieux de tout, ces fosses où étaient jetés morts et vivants, les camps de prisonniers de Andersonville, Salisbury, Belle-Isle, etc. (pas même le tableau que Dante fait de l'Enfer et de toutes ses souffrances, de ses avilissements, ne surpasse celui de ces prisons) — les morts, les morts, les morts — nos morts à tous — du Sud ou du Nord, tous sont les nôtres (tous, tous, tous, en fin de compte chers à mon cœur) — de l'Est ou de l'Ouest, de la côte atlantique ou de la vallée du Mississipi — quelque part ils se traînent pour mourir, seuls, dans les broussailles, dans le creux des ravines, ou sur le flanc d'une colline (c'est là, dans des endroits à l'écart qu'on découvre encore parfois leurs squelettes, des os blanchis, des touffes de cheveux, des boutons, des lambeaux d'étoffe) — nos jeunes hommes naguère si beaux et si joyeux qui nous ont été enlevés — le fils à sa mère, le mari à sa femme, l'ami cher à l'ami qui le chérissait — les groupes de tombes à l'emplacement où se trouvaient les camps, en Géorgie, dans les Carolines, et au Tennessee — les tombes isolées abandonnées dans les bois ou au bord du chemin (des centaines, des milliers, maintenant effacées) — les cadavres charriés par les rivières, ramenés et enfouis (des douzaines, des vingtaines descendant ainsi le Haut-Potomac après les combats de cavalerie, la poursuite de Lee à la suite de Gettysburgh) — d'autres qui gisent au fond de la mer — le million dans son ensemble, et les cimetières particuliers dans presque tous les États — les morts à l'infini (le pays tout entier saturé, parfumé des exhalaisons de leurs cendres impalpables, distillées par l'opération chimique de la nature — et il en sera ainsi à jamais, dans chaque grain de blé ou épi de maïs à venir, dans chaque fleur qui s'ouvrira, dans chaque bouffée d'air que nous respirons — et ce ne sont pas seulement des morts du Nord qui sont le levain du sol du Sud, mais des milliers, que dis-je, des dizaines de milliers de Sudistes qui se désagrègent aujourd'hui dans la terre du Nord).

Et partout, parmi ces tombes innombrables, partout dans les multiples cimetières militaires nationaux (il y en a aujourd'hui, je crois, plus de soixante-dix) — comme

à l'époque dans les vastes tranchées où on entassait les victimes, Nordistes et Sudistes, après les grandes batailles — et non seulement là où est passée pendant ces années la trace dévastatrice, mais rayonnant tout autour jusque dans les recoins du pays maintenant en paix — nous voyons, et l'avenir lira peut-être aussi, au fronton des monuments ou sur les pierres tombales, seuls ou en masse, des milliers et des dizaines de milliers de fois, ce mot significatif: INCONNU.

(Dans certains cimetières, presque *tous* les morts sont inconnus. A Salisbury, en Caroline du Nord, par exemple, les morts connus sont au nombre de quatre-vingt-cinq seulement, tandis qu'il y a 12 027 inconnus, dont 11 700 sont dans des tranchées. Un monument national a été élevé sur ordre du Congrès, pour marquer l'endroit — mais quel monument tangible, visible, pourra jamais commémorer comme il convient ce lieu ?)

PARFUM DE COUCHANT — CHANT DE CAILLE — LA GRIVE-ERMITE

Le 19 Juin 1876, entre quatre heures et six heures et demie de l'après-midi

Assis seul au bord de la rivière — solitude, mais un spectacle intense et vif malgré tout — le soleil brille et il souffle un vent très frais (de grosses averses la nuit dernière), l'herbe et les arbres sont dans tout leur éclat — le clair-obscur des différents verts, des ombres et des demi-ombres, et le miroitement de l'eau entr'aperçue à travers les fourrés — tout près, la note sauvage comme celle d'une flûte d'une caille — la plainte à peine audible de quelques rainettes là-bas dans la mare — des corneilles qui croassent dans le lointain — un troupeau de jeunes porcs qui fouillent le sol meuble près du chêne sous lequel je suis assis — quelques-uns viennent renifler près de moi, puis détalent en poussant des grognements. Et toujours les notes claires de la caille, le tremblement de l'ombre des feuilles sur le papier où j'écris — le ciel là-haut avec des nuages blancs, et le soleil déjà très bas à l'Ouest — les allées et venues des nombreuses hirondelles des sables qui passent comme des éclairs, elles nichent dans les marnes voisines — l'odeur du chêne et du cèdre, si perceptible à mesure qu'approche le soir — le parfum, la couleur, le bronze et l'or du blé presque mûr — champs de trèfle aux senteurs de miel — le maïs déjà haut, le froissement de ses longues feuilles — les vastes champs de pommes de terre vigoureuses, leur vert sombre tacheté d'efflorescences blanches — le vieux chêne vénérable et verruqueux au-dessus de moi — et sans cesse, se mêlant aux deux notes de la caille, la rumeur du vent dans les pins non loin d'ici.

Quand je me lève pour rentrer, je m'attarde longuement à écouter le ravissant épilogue d'un chant (est-ce celui de la grive-ermite ?) qui vient d'un recoin buissonneux là-bas dans le marais, repris sans cesse avec une lenteur pensive. Et ceci accompagné par la ronde folle des hirondelles qui tournent par dizaines en cercles concentriques dans les derniers rayons du soleil couchant, comme les éclairs d'une roue aérienne.

RÊVERIES DU RIVAGE

Quand j'étais enfant, déjà, j'avais le désir, le rêve, d'écrire quelque chose, un poème peut-être, à propos du rivage de la mer — cette ligne de partage, d'évocation, ce contact, cette jonction où l'élément solide se marie au liquide — ce quelque chose d'étrange, de caché, (comme sans doute toute forme objective finit sans doute par le devenir pour l'esprit subjectif) qui signifie bien plus que son aspect premier, aussi

grandiose qu'il soit — où fusionnent le réel et l'idéal, et où chacun devient partie intégrante de l'autre. Durant des heures, des jours, pendant mon enfance et ma jeunesse passées à Long Island, j'ai hanté les rivages de Rockaway ou de Coney Island, ou bien plus loin vers l'Est, ceux des Hampton ou de Montauk. Un jour, dans ce dernier lieu (près du vieux phare, et tout autour de moi, aussi loin que portait le regard, rien qu'une mer agitée), je me souviens parfaitement avoir ressenti qu'il faudrait que j'écrive un jour un livre qui exprimerait ce thème liquide et mystique. Plus tard, je me rappelle comment il m'apparut que, plutôt que de se traduire par une composition littéraire, lyrique ou épique, en tant que telle, il faudrait que le littoral soit pour moi une invisible influence, un point de repère, une concordance, dans l'œuvre que j'écrivais. (Qu'il me soit ici permis de suggérer quelque chose aux jeunes écrivains. Je ne suis pas certain de ne pas avoir suivi sans y penser la même règle avec d'autres puissances que la mer et les rivages — les évitant, au sens de toute tentative directe pour les mettre en vers, car elles étaient trop vastes pour être simplement mises en forme — bien heureux si j'arrivais à montrer indirectement que nous nous étions rencontrés et nous étions mêlés, ne serait-ce qu'une fois, mais suffisamment — que nous nous étions vraiment fondus l'un dans l'autre, et que nous nous comprenions.)

Il est un rêve, une image qui depuis des années revient silencieusement devant moi de temps à autre (parfois à intervalles fort longs, mais ne manquant jamais de revenir en temps voulu) et dont je pense qu'elle est devenue, toute fiction qu'elle soit, intimement présente dans ma vie quotidienne — et en tout cas dans mes écrits, auxquels elle a donné forme et couleur. Ce n'est ni plus ni moins qu'une étendue interminable de sable gris-blanc, dure et lisse et très large, sur laquelle l'océan, perpétuellement, majestueusement, déferle dans un mouvement vaste mais retenu, avec un frémissement, un chuintement et de l'écume, et des coups sourds comme ceux d'une grosse caisse. Cette scène, ce tableau, dis-je, surgit devant mes yeux régulièrement depuis des années. Quelquefois, je m'éveille la nuit et je l'entends et la vois distinctement.